

parvient pas à faire oublier que son mari s'appelle M. Hideux. Cela semble une injure. Croyez-moi ; mettez votre robe gris perle avec des bruyères du Cap. Je dessinerais moi-même votre coiffure, et vous danserez ; cette dernière clause est d'absolue rigueur.

A ces propos futile, Lucie répondit par un sourire distrait.

—Fanny a parlé de raison, — reprit Eugène. — Vous devenez d'un sérieux à glacer le plus positif des académiciens. Qu'avez-vous, mon amie ? Désirez-vous une parure nouvelle ? faut-il changer votre attelage ou renvoyer une femme de chambre ? car enfin quelque chose vous préoccupe aujourd'hui.

—Une idée triste, presque un remords.

—Vous ! c'est une raillerie sans doute ?

Lucie leva ses beaux yeux et dit avec un soupir :

—Je songe à votre ami.

—Il est assez difficile de deviner lequel mérite d'exciter à ce point votre sollicitude.

—Ne riez pas, Eugène ; celui dont je parle n'est plus.

Le peintre inclina le front et repoussant sa tasse de Chine :

—Arnold ? — demanda-t-il à voix basse.

Lucie fit un signe affirmatif. Son mari se leva, et marchant dans la chambre d'un air soucieux, poursuivit lentement :

—Ce fut, après vous, l'être que j'ai le mieux aimé sur la terre. Arnold avait l'âme et le bras d'un héros joints au génie du plus grand des poètes. Nul ne l'égalait en bravoure, en générosité. Son enthousiasme allait jusqu'à la folie, dit-on, et cependant il se rattachait à sa personne tant de mystère et de prestige, j'ai été moi-même témoin de faits si merveilleux, que je préfère humilier ma raison et m'incliner sans réserve devant la sainte mémoire du passé détruit.

—Il y a bien longtemps, Eugène, que vous n'avez vu le digne prêtre qui a bénit notre union.

—Je dois tout cependant à cet homme admirable. Non content de me sauver la vie, il me l'a faite noble, heureuse et belle. Quand tout m'abandonnait, lui seul m'a parlé en homme, en artiste, en chrétien. Il a rendu fructueux mon travail. Notre union est également son œuvre. Oui, je suis ingrat et lâche ! et vous m'accusez justement, Lucie. — Il s'arrêta suffoqué par les pleurs. Lucie s'empara doucement de sa main.

—Nous retournerons vers lui, n'est-ce pas ? et il nous mènera prier sur la tombe d'Arnold.

—Je n'en suis plus digne ! — s'écria Eugène avec une explosion de violent désespoir. — Cette tombe me rappellerait des

serments, des devoirs. Pour les remplir, il faudrait, qui sait ? devenir pauvre peut-être renoncer tout au moins à l'illustration présente, et devant l'obscurité je me sens faible et prêt à devenir criminel.

—Vous exagérez toute chose, ami. La conversion subite de Léonora est un grand exemple sans doute ; mais les dons, comme les destins, sont divers, et sans renoncer à rien dans le monde, votre pinceau peut glorifier Dieu.

Les yeux d'Eugène étincelèrent.

—Mais vous ignorez donc, madame, — continua-t-il avec empressement, — que ce misérable est un infâme qui devrait monter à l'échafaud.

Lucie recula effrayée. Le peintre continua d'une voix sombre :

—Je sais une lugubre histoire, que vous entendrez une fois tout entière. Fermons d'abord cette porte afin que nul ne puisse nous interrompre. Asseyez-vous, Lucie ; pardonnez un élan dont je n'ai pas été maître, et veuillez ouïr un terrible et nécessaire aveu. Vous seule pouvez m'éclairer, me guider. Ecoutez avec calme, puis décidez sur notre sort. C'est à Rome que, pour la première fois, je rencontrai Arnold. Pauvre élève ignoré, j'allais de l'école au Musée, du Vatican au Forum, étudiant les splendeurs de l'art antique et cherchant sur les toiles de la renaissance le rayon inspirateur de l'avenir et du génie. Un jour Arnold, qui s'était pris pour moi d'une amitié que ma seule misère sans doute avait fait naître, voulut me présenter au pape : Grégoire XVI me reçut avec une indicible bonté. Plusieurs cardinaux s'intéressèrent à moi. Avant la fin de la soirée, grâce aux témoignages d'affection que ne cessait de me prodiguer Arnold, j'avais un commencement de renommée. Dussiez-vous me taxer d'orgueil, j'avouerai que je sentais en moi la force qui justifie le succès. Arnold menait en Italie l'existence d'un prince. Sa villa d'Ascani était le rendez-vous des artistes célèbres, des étrangers de distinction et de tout ce que Rome admirait alors. Je ne vous parlerai ni des prodigalités, ni des fêtes. Notre liaison se resserrait de jour en jour. Il disparut tout à coup, sans que personne s'inquiétât d'un incident expliqué par une humeur inconstante et bizarre. De mon côté je me trouvai forcé de revenir à Paris. J'oubliai mon beau rêve si rapide, et ne jetai sans réserve dans la voie du travail ardu et des longues souffrances. Ma famille voulut me faire obstacle à ma vocation, et me rappeler à la vie commune. Je luttai seul et presque sans espoir ; puis je vous rencontrai Lucie, et je jurai de conquérir un nom ou de tomber martyr. Mes ressources furent promptes à s'épuiser. Mes toiles res-

taient inconnues. Aux tortures de l'âme se joignirent la sièvre et la faim. Je me souvins du Tasse et de Gilbert ; j'invoquai le souvenir de Salvador et de Jean-Jacques, et le suicide m'entraîna à l'abîme... Mais voilà qu'un envoyé de Dieu sous les traits d'un vicaire, un prêtre, apparaît dans la chambre, me désarme, s'assied, calme et grave, auprès de mon grabat, me parle de l'espérance et du ciel, me rend à la vie, au bonheur, à la gloire. Moment sublime ! joie pure et sainte ! records tout ensemble délicieux et amers ! Je me relevai homme et chrétien, et pour consacrer la mémoire de ma faiblesse et du miracle, je voulus aussitôt retracer cette scène. Levez les yeux, Lucie ; regardez le tableau pendu à la muraille, c'est avec le crucifix d'ivoire que voici, l'unique monument, le dernier vestige d'une heure bien solennelle... Le lendemain j'avais retrouvé Arnold. Le prêtre était son oncle. J'appris que mon ami devait, par une alliance, hériter du trône de je ne sais quel roi de l'Afrique ou des Indes ; mais un mystérieux rival avait juré sa ruine. Celui-ci veillait sur chacune des démarches d'Arnold et du prêtre, les suivait pas à pas l'un et l'autre, les entourait d'un vaste réseau de pièges et d'assassins. Quant à mon ami, il ne rêvait que poésie, combats, gloire et conquête. Il prétendait qu'une intelligence céleste se communiquait à lui. Il adorait une ravissante chimère dont l'ombre et la voix passaient doux et mélodieux dans les songes de son âme. Il parlait aussi de l'Anté-Christ qu'il voyait dans son persécuteur, et l'abbé semblait partager ces étranges croyances. De la ruine ou du triomphe d'Arnold dépendait, suivant eux, le salut du monde. Il ne s'agissait de rien moins entre nous que du règne de Dieu sur la terre, de la fin des temps, et surtout de la présence de l'envoyé d'enfer, qui nous apparaissait sous des formes sensibles et au milieu des circonstances. Libre à vous de condamner ou d'approuver ces choses ; je ne suis ni assez poète ni assez croyant pour les admettre autrement que comme des aïns inexplicables et sur lesquels je tire un voile de silence et d'oubli. Cependant le prêtre fut blessé, puis emprisonné par d'insaisissables agents. Il se redressa plus fort sous la persécution, joignit l'adresse au courage, et parvint à retrouver un papier qui assurait à notre ami plusieurs millions, que retenait frauduleusement un certain juif nommé Michaël. Il y avait là aussi de ténébreux et lamentables souvenirs. On parlait d'astreuses violences, de séquestration et de meurtre. Vous vous rappelez la sorte et tragique aventure de ce Michaël trouvé par moi dans une cave communiquant à la demeure de votre voisin. Vous